

— Oui, quand j'aurai juré cela... ..

— Il ne vous restera plus qu'à le tenir. On m'a toujours dit que c'était le plus difficile.

— Vous avez bien mauvaise opinion de moi ?

— Non, c'est vous qui avez aujourd'hui une trop haute idée de moi : cela s'évanouira à votre retour à Québec.

— Mais vous me faites fâcher. Ne dirait-on pas qu'il y a dans ce pays-ci une si grande différence entre les gens de la ville et ceux de la campagne ? Y a-t-il beaucoup d'élégantes à Québec qui s'expriment aussi bien que vous ? Et puis encore, ne dirait-on pas que je me crois un prince ?

— Tant qu'à cela, on a vu des rois épouser des bergères n'est-ce pas ? C'est qu'il faut être roi pour cela.... Et puis vous vous croyez du pays ? Vous vous trompez !

— Allons ! de quel endroit, suis-je à présent ?

— Mon Dieu ! vous ! vous êtes de Paris plus qu'aucun Parisien ; vous ne faites que parler des duchesses et des marquises, et des élégantes dont vous lisez les portraits dans les romans et les nouvelles ; votre cœur et votre imagination ne sont pas avec nous, ils sont là-bas avec vos rêves..... dans des salons, qui ne ressemblent guère à cette chambre ; à l'opéra, au bal masqué, enfin je ne sais où.

— Comme vous êtes injuste..... je ne rêve qu'à vous ; et sans flatterie, quand même votre langage élégant me rappellerait les héroïnes des romans que j'ai lu, où serait le mal ?

— Le mal serait qu'il n'y aurait pas de bon sens dans un pareil rapprochement.

— Vraiment, à mon tour, je commence à croire que vous vous moquez de moi.... tout hors de moi je vous dis que je vous aime, que je vous adore, et vous entreprenez une thèse de philosophie pour me prouver que je me trompe.... Si vous m'aimiez vous n'en parleriez pas si à votre aise.

— C'est que j'y ai pensé avant vous, mon beau monsieur ; d'abord j'ai été piquée (et c'était bien naturel) de votre peu de galanterie ; et ensuite à mesure que je m'élevais jusqu'à vous, pour ne pas être méprisée de vous, je me suis aperçu que je réussissais.... comment dirai-je bien ?.... au delà de mes désirs ; et j'ai eu peur de ce que je faisais. J'ai eu peur pour vous et pour moi. Mon bonheur ne m'appartient point. Sans cela je le risquerais peut-être pour vous. Mon bonheur c'est le bonheur de mon père, de mon père qui n'a que moi dans le monde. Vous m'avez souvent parlé de votre mère, du chagrin mortel que lui a causé le départ de votre frère.... cependant si votre frère ne revient pas, votre mère vous aura toujours, vous et votre sœur. Pensez-vous que mon père serait moins à plaindre de n'avoir qu'une fille dans le monde et de la voir malheureuse et triste auprès de lui. Cela serait encore pire que de la savoir morte ? Il ne faut donc pas que j'écoute comme cela bien tranquillement, ce qu'il vous plaît de me dire de votre passion. J'ai assez pleuré depuis une couple de jours pour être calme à présent. Mon père a déjà remarqué que je n'étais pas la même, et il voit un peu tard l'imprudence qu'il a faite de vous amener ici, et il a déjà dit hier qu'il avait un autre voyage à faire prochainement à Québec.... Que dites vous de cette idée là ?

— Une infamie ! Me chasser à présent parce que j'ai le malheur de vous aimer ! Vous tenez beaucoup, mademoiselle, à votre bonheur et au bonheur de votre père... mon bonheur à moi compte pour peu de chose.....

— Non, certes, votre bonheur y est aussi pour quelque chose. Si j'acceptais l'offre que vous semblez disposé à me faire.... et

qu'il vous fallût plus tard manquer à votre parole : je ne crois pas après tout que vous seriez heureux au dedans de vous-même. Mais si c'est moi qui vous refuse.... Ah, j'oubliais !.... Vous comprenez bien qu'après ce que vous venez de me dire, je ne dois pas rester si longtemps seule avec vous. Tant que vous avez gardé un certain petit air dédaigneux, il n'y avait pas grand mal à causer ensemble. A présent, je crois qu'il vaudra mieux que je ne vous parle plus, d'ici à ce que je me sois décidée à conter tout cela à mon père.... et alors si ce bon papa n'a pas toujours le voyage de Québec en tête....

— Encore ! Et vous avez voulu presque me faire croire que vous m'aimiez ? Il y a beaucoup trop de philosophie à mon goût dans cet amour là.....

— Ah !... eh bien, oui.... je suis un peu philosophe.

— Et où avez-vous pris cela à votre âge ?

— Dans quelques livres que je lis quand je n'ai rien à faire. Ils sont là sur cette petite armoire. Il y en a que l'on m'a donnés, il y en a d'autres que j'ai achetés avec mon pauvre argent, et il y en a que l'on m'a prêtés. Il arrive aussi que tout en travaillant, je pense.... et en pensant ainsi, et en lisant, je trouve tous les jours quelque chose de nouveau. Je suis bien obligée de réfléchir un peu, voyez-vous, je n'ai pas de mère qui pense pour moi. Et tenez, à présent par exemple, je vais me retirer dans ma petite chambre : il sera peut-être bien tard quand je dormirai.... Bonsoir, monsieur Guérin !

Ce bonsoir fut dit d'un ton inimitable ; Charles en resta tout stupéfait, il manqua d'expression pour retenir auprès de lui la jeune fille. Quand elle fut sortie, il se dirigea vers la petite bibliothèque, et d'un air boudeur et distrait, il culbuta du revers de la main tous les volumes qui la composaient ; puis se mit à les feuilleter l'un après l'autre.

Voici quels étaient les titres de ces ouvrages :—

L'Imitation de Jésus-Christ,

L'Education des filles par Fénelon,

Les Aventures de Télémaque,

Le Théâtre de Racine,

L'Introduction à la vie dévote par Saint François de Sales,

Les Fables de La Fontaine,

Les Caractères de La Bruyère,

L'Histoire de la Nouvelle-France, par Charlevoix,

Les Lettres de Madame de Sévigné,

Adèle et Théodore par Madame de Genlis,

Paul et Virginie.

Charles ne put s'empêcher de sourire, en trouvant dans celui de ces livres qu'il ouvrit le dernier, le passage suivant :

“ L'amour est actif, sincère, pieux, gai et agréable : il est fort, il est patient, il est fidèle, il est prudent, il est persévérant, il est courageux, et ne se cherche jamais lui-même ; car dès qu'on se cherche soi-même, on cesse d'aimer.

L'amour est circonspect, humble et équitable, il n'est ni lâche, ni léger, il ne s'arrête point à des choses vaines, il est tempéré, il est chaste, il est ferme, il est tranquille, et il fait bonne garde à tous ses sens (1).”

Cette incomparable définition lui parut une de ces fines leçons, que la providence nous envoie au moment, où l'on s'y attend le moins ; et à dire le vrai, il y trouva d'autant plus d'à propos qu'il se sentait le désir et le besoin d'aimer Marie, d'une manière digne d'elle. La jeune fille après avoir captivé son cœur, venait de subjugué son esprit.

Imitation ligne 3, chap. 5.